

Le sort d'une grande armée : notes de Hongrie

Autor(en): **Hofer, Cuno**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **66 (1921)**

Heft 8

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340441>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le sort d'une grande armée.

Notes de Hongrie.

M. François de Bolgar, homme politique hongrois, vient de publier une série d'articles ¹ sur le maréchal Boroévics, afin de rendre un dernier hommage à ce grand soldat, qui mourut au lendemain de l'écroulement de la monarchie danubienne. Le maréchal Boroévics fut un des chefs principaux des armées habsbourgeoises pendant la grande guerre; il débuta comme commandant de corps dans les Carpathes, pour livrer ensuite les douze célèbres batailles de l'Isonzo, qui couronnèrent sa carrière en lui assurant sa place dans l'histoire militaire du monde. Le premier à recevoir les Italiens à la fin de mai 1915, il fut le dernier qui rentra chez lui après la débâcle de l'automne 1918.

Trois ans et demi de combats et d'assauts contre le même ennemi, dans le même secteur, jusqu'à l'effondrement complet, — ces dates en disent long sur la valeur d'un homme; mais ce n'est pas de sa personnalité que nous voulons parler ici.

Dans son article, M. de Bolgar publie textuellement une série de lettres, écrites par son ami Boroévics pendant les phases les plus différentes de la guerre. Or, parmi ces écrits, il n'en est pas un qui ne contienne, du moins par certains de ses accents, le présage involontaire de la catastrophe finale. Des affirmations et des plaintes telles que celles du maréchal Boroévics ont une signification particulière et sont des plus instructives, lorsqu'on les découvre, presque par hasard, sous les décombres d'un grand empire, ravagé par la décomposition et par des forces destructives que nous aurons encore à examiner.

Voici ce qu'écrivait le commandant en chef de l'armée de l'Isonzo au mois de juin 1915 après un premier mois de combats : « Lorsque j'arrivai ici, j'ai dû songer à la parole

¹ Pester Lloyd du 14 et du 15 mai 1921.

de la Bible : Am Anfang war nichts¹ ! Point d'armée, point d'Etat, point d'auto, point de télégraphe ni de téléphone, point de fossés de tirailleurs, ni de fils de fer. J'ai commencé la guerre contre l'Italie en achetant un crayon, du papier et une carte des chemins de fer. »

Et le 6 juillet 1917 : « Les peuples de la monarchie ont fait leur devoir, c'est l'Etat qui a flanché » ; ou bien : « A l'arrière, la folie fête ses orgies. Je considère comme mon devoir de maintenir une discipline sévère parmi mes troupes ; qui sait si cela me vaudra encore de la reconnaissance ? »

Enfin, le maréchal fait dans une de ces lettres privées et de fraîche mémoire, le récit tragique du formidable échec subi en été 1918 par les troupes habsbourgeoises sur la Piave, échec dû en grande partie à la désorganisation politique d'un Etat mourant :

Les soldats tombaient de faim, les chevaux étaient à l'état de squelettes, l'artillerie ne pouvait plus bouger de place, mais l'ordre général d'attaquer était donné pour le 15 juin. Le coup principal devait partir du Tyrol ; protestations de la part de Boroévics, disputes entre commandants sur les dates et les directions d'attaques, compromis. Le 14 au soir, dit Boroévics, le commandement suprême était complètement divisé, les ordres venaient de quatre endroits différents. « Qu'allez-vous faire demain ? » demande-t-on par téléphone. « J'exécute les ordres reçus, répond le maréchal, j'attaque. » « Bien, agissez comme vous pensez, *mais sous votre propre responsabilité.* »

Le lendemain matin la bataille commença à trois heures. A sept heures la Piave était franchie et à dix heures Boroévics comptait 12 000 prisonniers.

A 11 heures du même soir, l'empereur était au téléphone : « L'armée du Tyrol est battue ! » cria-t-il. On conjura Boroévics de tenir, mais l'adversaire amenait sans cesse des renforts, et sans le soutien de l'armée du Tyrol, la situation du maréchal devenait intenable. Tandis que les Italiens retiraient leurs

¹ A vrai dire, Moïse s'était exprimé différemment. Je m'abstiens donc de traduire ce passage, qui manque dans la sainte Ecriture, laissant au maréchal la responsabilité de sa citation.

troupes victorieuses du Tyrol pour les lancer contre Boroévics, ce dernier suppliait le commandement suprême de lui envoyer du moins des munitions et des vivres, — inutile, à peine s'il obtenait une réponse. Cet enfer dura six jours ; les Hongrois se battaient comme des lions. Enfin, le 21 au soir, le maréchal retira ses troupes sur la rive gauche de la Piave, afin de ne pas les exposer davantage aux risques d'une catastrophe. C'est au commandement suprême, « inconscient et superficiel » que le maréchal attribue la cause de cette défaite, qui signifia, on le sait, le commencement de la fin.

Le maréchal Boroévics était Croate ; après sa lutte opiniâtre pour la monarchie danubienne contre Russes et Italiens, il mourut sans avoir revu son pays. La Croatie a interdit à ce grand soldat de pénétrer dans sa ville natale, parce qu'il s'était refusé de rompre le serment prêté à son chef suprême : l'empereur. Son corps ne reposera pas à Agram, mais à Vienne, à l'endroit où furent nouées les intrigues des jaloux, qui, au début de la guerre, avaient même osé mettre en doute la fidélité de cet officier de race slave.

Mais la tragédie serait incomplète, si nous n'ajoutions pas le passage d'une de ses dernières lettres, écrites à Klagenfurt en 1919, donc après la révolution. Boroévics décrit sa situation financière et ajoute : « Je suis dans la misère. Malgré toutes les diffamations, je ne puis croire qu'on m'ait complètement oublié, même en Hongrie, et qu'on veuille que je meure de faim. Le ministre des finances pourra peut-être faire une exception pour le défenseur des Carpathes... »

En effet, quelques Hongrois se hâtèrent de porter secours au glorieux maréchal sans patrie et sans pain. Il mourut peu de temps après, au retour d'une promenade d'exilé.

C'est ainsi que s'acheva la vie du chef qui livra, du côté de la monarchie danubienne, les douze célèbres batailles de l'Isonzo.

Que reste-t-il maintenant des armées qu'il conduisit au feu ?

On ne sait encore de quelle manière Croates et Slovènes s'arrangeront finalement avec les Serbes. Le Tyrol du Sud appartient à l'Italie ; Tchèques et Slovaques forment une

armée nouvelle, les Ruthènes attendent leur sort définitif. Les Roumains de Transylvanie ont passé avec des régiments magyars et saxons sous le commandement roumain ; les différentes races du Banat font partie des armées serbes et roumaines. Enfin, les gens que le gouvernement autrichien habille d'un uniforme ont un caractère militaire difficile à définir. Mais il reste encore une armée sur les ruines de l'ancienne monarchie, c'est *l'armée nationale hongroise*.

Nous avons, l'an dernier, consacré un article au rôle joué par cette armée pendant le relèvement du pays. Aujourd'hui nous sommes mieux placés encore pour affirmer que sans cette armée, la Hongrie aurait été incapable d'affronter et de détruire le bolchévisme, de restaurer le régime légal dans un pays plein d'avenir.

Trois causes ont amené la catastrophe de 1918 : 1. La désagrégation de l'empire bicéphale. 2. Les conflits et la désorganisation au sein même du Commandement suprême (symptômes signalés par le maréchal Boroévics) et 3. La propagande bolchéviste. Les deux premières causes ayant été éliminées par les événements historiques, la Hongrie, débarrassée de l'Autriche et de son régime funeste, n'avait plus qu'à faire front contre la troisième cause de son malheur : le bolchévisme, en rassemblant pour cela toutes ses forces nationales.

L'armée nouvelle devint l'expression de ces forces nationales. On ne devrait jamais oublier, ni en Hongrie ni ailleurs, qu'aux heures les plus tragiques de l'histoire de ce pays, à un moment où le désespoir régnait à la campagne, dans les villes, dans les salons et dans les ministères, ce furent l'amiral Horthy, ses officiers et son armée nationale, créés comme par miracle, qui sauvèrent l'Etat. Mais ils ne se sont pas contentés de l'arracher aux griffes du bolchévisme (alors que personne ne savait que faire), ils ont aussi implanté leur foi et leur force au régime politique et administratif d'un pays, si j'ose dire, nouveau. Et jamais gouvernement n'aurait été capable de mener à bien une tâche si difficile de consolidation, s'il n'avait pas eu derrière lui cette armée extrêmement bien disciplinée, pleine d'ardeur patriotique.

L'histoire hongroise : la lutte séculaire contre les Turcs, contre les dynasties étrangères et réactionnaires, est pleine de volonté héroïque. Fidèle à ses traditions, la Hongrie a encore fourni pendant la grande guerre aux armées communes les soldats les plus redoutables au point de vue moral et physique. Ces Hongrois, qui avaient cependant subi pendant des siècles entiers l'oppression du gouvernement impérial, la méconnaissance et l'humiliation de leur sentiment national par le régime sans âme de la politique viennoise, ces mêmes Hongrois se sont trouvés aux premiers rangs pendant le long combat final de l'empire des Habsbourg. « Honneur et fidélité ! » dirait-on chez nous.

Après l'accomplissement de ce dernier devoir se succédèrent dans un pays terrassé par les pertes, la faim et l'épuisement moral : la révolution, une période de semi-anarchie, (époque de Michel Karolyi), l'occupation roumaine et la restauration. Tout cela, en moins de deux ans. Abstraction faite de la Russie, aucun Etat n'a passé une chaîne de crises semblables et cependant, dans toute l'Europe orientale, aucun Etat ne paraît à l'heure actuelle aussi ferme et consolidé. A qui le mérite ? A l'armée.

A notre époque plus que jamais, on aurait tort de penser que l'armée d'un Etat n'est autre chose que l'organe de défense ou d'agression au service de la politique étrangère. La Hongrie nous fournit un exemple frappant de la force morale qui émane d'une armée bien disciplinée, et de l'influence de son esprit sur un peuple égaré par des doctrines révolutionnaires ou par de simples aventuriers. Car il n'y a pas seulement la baïonnette qui compte, mais aussi la personnalité du soldat. Il représente dans un pareil cas — à condition qu'il ait une valeur morale garantie par des traditions saines et par une éducation militaire élevée — l'élément réfléchi, pondéré, je dirais même la conscience la plus profonde du peuple, dans son village, comme sur la place d'exercice. Et cet élément-là — pourrait-on en douter davantage ? — est indispensable, partout, pendant la crise que le monde traverse actuellement. On ne saurait, à mon avis, disputer à aucun peuple ce soutien principal, moral et physique, de son existence politique, sans le

livrer aux pires dangers. Et l'histoire récente nous apprend aussi que les dangers qu'encourt un pays, se répandent facilement avec une vitesse extraordinaire d'un bout de l'Europe à l'autre. Le désarmement des peuples est une expérience bien dangereuse, qui demande beaucoup de mesure et de réflexion ; il exige une étude spéciale des circonstances, dans chaque cas particulier.

La Hongrie est un des Etats, dont la puissance militaire a été réduite dès le 1^{er} juin de cette année, par la volonté de l'Entente. Qu'il me soit permis, après avoir tracé un tableau rapide du sort et de l'emploi de l'armée hongroise, de déplorer la sévérité de cette mesure. Les vainqueurs laissent à la Hongrie : sept brigades mixtes, composées chacune d'un régiment à deux ou trois bataillons plus un bataillon indépendant, d'un escadron de cavalerie, de trois batteries d'artillerie, d'un groupe de mitrailleurs et de trois bataillons de génie. Multipliez cela par sept, et vous avez l'armée hongroise. Sept escadrons de cavalerie ! Pauvres hussards¹ ! Cette armée minuscule comprendra 1750 officiers et 2334 sous-officiers. Je n'ai pas besoin d'insister sur la difficulté de trouver un emploi pour les anciens camarades de ces élus. On les placera autant que possible dans l'administration, dans la gendarmerie de frontière et dans le service douanier. Ils comptent par milliers.

Les voyageurs sans passeport, les contrebandiers, seront les adversaires futurs de ces anciens guerriers. Gare aux voyageurs sans passeports et aux contrebandiers ! Le sort des armes mène les combattants de l'Isonzo, de la Galicie, des Carpathes et d'ailleurs aux postes de police et de douane de la patrie réduite. Du moins ne mourront-ils pas de faim comme leur ancien chef Boroévics ! *Sic transit gloria mundi !*

Non, la Hongrie aurait le droit de dire que la gloire de ses fils s'affirme dans le malheur. Et chaque jour a son lendemain.

CUNO HOFER,
capitaine de cavalerie.

¹ Sait-on que le nom de « hussard » provient du terme hongrois husz, qui signifie : vingt ? D'après les anciens règlements de recrutement, chaque vingtième homme valide était destiné à la cavalerie, qui reçut de là le nom de « hussards ». La Hongrie est donc le berceau de ce genre de cavalerie.